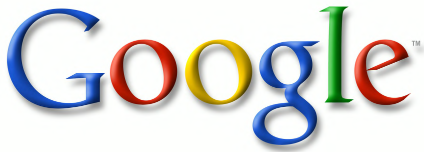



WIDENER LIBRARY
HX CPV9 +




# L'ANNEAU DE LA MORTE

## HISTOIRE D'UNE LÉGENDE

PAR

GASTON PARIS

---

Extrait du Journal des Savants — Novembre-Décembre 1896




PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

---

M DCCC XCVII

PARIS

**ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR**

67, RUE DE RICHELIEU

# L'ANNEAU DE LA MORTE.

On racontait jadis à Aix-la-Chapelle, au moins depuis le XIII^e siècle, une curieuse légende, qui prétendait expliquer l'amour de Charlemagne pour cette ville; on la raconte encore, en la rattachant à un lac, ou plutôt à un étang qui se trouve au pied du château ruiné de Frankenberg, tout près de la ville. La version aujourd'hui courante est celle-ci:

La troisième femme de Charlemagne, Fastrade, étant morte (à Francfort en 794), il ne voulut pas croire à sa mort et ne permit pas qu'on l'enterrât. Jour et nuit il restait auprès du corps, qui d'ailleurs se maintenait dans un état merveilleux de conservation. Les affaires de l'État souffraient de cette étrange fascination de l'empereur, et ses conseillers essayaient, mais en vain, de le ramener à la vie réelle. Une nuit, l'archevêque Turpin eut une vision qui lui révéla que l'empereur subissait un charme résidant dans un anneau caché au milieu des cheveux de la morte. Profitant du sommeil de l'empereur, Turpin enleva l'anneau et le jeta dans le lac de Frankenberg. A partir de ce moment Charles, qui avait fait enterrer le cadavre, subitement décomposé, de Fastrade, montra pour ce lieu une prédilection qui dura toute sa vie : il fit d'Aix, bâtie tout à côté, la capitale de son empire; il l'orna de monuments somptueux, et il résida surtout au château de Frankenberg, près du lac qui recélait et recèle encore dans son sein le mystérieux talisman.

Telle est l'histoire que racontent aujourd'hui les *Guides* aux eaux d'Aix, et qu'ont rimée, avec des variantes plus ou moins considérables, les faiseurs de « ballades » du pays rhénan[1]. Mais cette forme est toute mo-

[1] C'est du moins la forme la plus répandue et on peut dire officielle. Toutefois il semble en exister une autre, plus sentimentale, dans laquelle la vertu de l'anneau est subordonnée au souvenir de Fastrade. C'est celle que donne par exemple le *Guide* de Bädeker *pour les pays rhénans* (éd. 1866, p. 329) : « On dit que l'anneau magique de Fastrade fut jeté dans le lac et enchaîna l'empereur à ses rives; il passait des journées à regarder dans les eaux profondes, regrettant sa chère Fastrade. » Dans une nouvelle de 1817, citée par M. Pauls, Charles se plaît sur les bords du lac, « parce qu'il croit voir souvent l'image de sa bien-aimée s'élever au-dessus des flots. » C'est la même idée qui a inspiré

derne et factice. D'abord plusieurs circonstances du vieux récit y sont notablement adoucies et idéalisées, — ce qu'on ne saurait blâmer; — mais surtout elle contient des éléments prétendus historiques qui y ont été introduits à une époque récente, non par le développement spontané de la tradition vivante, mais par l'intervention arbitraire de lettrés. La légende, comme nous le verrons tout à l'heure, est ancienne à Aix [1]; mais, en dehors de Charlemagne et d'Aix, elle ne connaissait jadis aucun nom propre. C'est bien probablement N. Vogt, un de ces faiseurs de légendes populaires comme en a tant produit, en tous pays, la première moitié de ce siècle, qui a introduit là Fastrade, fort oubliée, comme on pense, depuis mille ans; en faisant de la morte la femme et non la maîtresse de Charlemagne, il purifiait quelque peu l'histoire, ce qui permettait de la raconter sans trop manquer de respect à la mémoire de l'empereur, si révérée dans la ville qui lui doit sa gloire. L'introduction de Turpin dans la légende est plus récente encore : le plus ancien texte où elle se trouve paraît être de 1833 [2]; il s'agissait jusque-là d'un archevêque anonyme de Cologne : il est clair du premier coup d'œil que Turpin, personnage de l'épopée française, n'a jamais pu figurer dans une légende allemande. Enfin la localisation même du dernier épisode au vieux château (XIII<sup></sup>e siècle) de Frankenberg et à son lac ne paraît pas plus ancienne que notre siècle : jusque-là on ne parlait que d'un marais ou d'un lac, non spécifié, auprès duquel Aix aurait été bâtie [3].

C'est à cette légende que M. Pauls a consacré une dissertation fort érudite, d'où je tirerai en grande partie la matière de la présente étude [4]. Je regrette qu'il lui ait donné pour titre : « L'anneau de Fastrade. » Il se justifie, il est vrai, en disant (p. 24) : « Il arrive extrêmement fréquemment, dans les légendes, que des personnages mythiques ou historiques reçoivent inopinément droit de cité là où ils étaient auparavant inconnus. »

l'auteur d'une gravure reproduite par M. Pauls, où l'on voit le vieux Charlemagne assis près du lac et enfoncé dans sa mélancolie, pendant qu'une figure de femme s'élève au-dessus de l'eau, tenant à la main un anneau qu'elle tend vers l'empereur.

[1] On y rattachait bizarrement, au XVII<sup></sup>e siècle, un perroquet en pierre, qui se trouvait jadis devant la cathédrale et qui tenait un anneau dans son bec. Un grave historien d'Aix, en 1620, qui repousse avec indignation notre légende, reconnaît cependant que ce perroquet porteur d'anneau n'est pas sans lui apporter quelque confirmation (Pauls, p. 23, 69). Le perroquet a disparu depuis longtemps.

[2] C'est une poésie anonyme et sans valeur, dont un fragment est cité par M. Pauls, p. 29.

[3] Frankenberg a été évidemment choisi et désigné comme « château de chasse » de Charlemagne à cause du *Karl Meinet* (voir plus loin, p. 11).

[4] *Der Ring der Fastrada, eine mythologische Studie*, von D<sup></sup>r jur. Aug. Pauls (Aix, 1896, in-8°).

Sans doute; mais quand cette « naturalisation » est, comme ici, toute récente, voulue et nullement populaire, la critique, après l'avoir signalée, doit n'en tenir aucun compte. Il n'en est pas de même quand l'introduction subsidiaire d'un nom dans une légende à laquelle il était originairement étranger s'est faite anciennement et par une confusion inconsciente de l'imagination et de la mémoire. Charlemagne n'a certainement rien à faire avec notre histoire; mais elle s'est attachée à lui, au moyen âge, par suite de l'attraction puissante qu'exerçait son souvenir. Elle s'est localisée à Aix à cause des rapports du grand empereur avec cette ville. Charlemagne et Aix font donc partie intégrante de la forme qu'elle a spontanément revêtue; mais Frankenberg, Fastrade et Turpin n'ont aucun droit à y figurer. Aussi était-il bien inutile de joindre à l'étude de la légende des recherches sur ce château et surtout sur ces personnages. Il n'y avait à étudier que l'histoire en elle-même et la façon dont elle s'est attachée au grand empereur et à sa capitale. C'est cette étude que je voudrais faire après M. Pauls, et qui m'amènera à des conclusions assez différentes des siennes [1]. Elle est intéressante en elle-même, et elle présente en outre l'avantage de nous montrer en un exemple frappant comment les légendes se ramifient, se combinent les unes avec les autres et arrivent à former des entrelacements presque aussi inextricables que ces fourrés où se croisent et s'enchevêtrent les racines et les branches d'arbres distincts, mais voisins. Elle nous fera voir aussi les dangers de l'interprétation mythique si volontiers donnée, surtout en Allemagne et dans ce siècle, à des récits qui ne la comportent pas.

## I

La légende de l'amour de Charlemagne pour une femme morte, à laquelle l'attache un talisman caché sur elle, a d'abord existé indépendamment de tout rapport avec la ville d'Aix. Elle se trouve au XIII^e siècle dans le *Weltbuch* du Viennois Jans Enenkel, chronique universelle rimée où abondent des récits fabuleux de diverses provenances. On ignore d'où Enenkel avait tiré celui-ci; peut-être était-ce déjà d'une source écrite. Il arriva, dit-il en racontant la vie de Charlemagne, que la femme de Charles mourut. Il la fit embaumer. Or elle avait caché sous sa langue, avec l'aide du diable, un charme (*zouber*), grâce auquel l'em-

[1] Un jeune philologue roumain, M. Ov. Densusianu, a donné dans la *Romania* (t. XXV, p. 611 et suiv.) un compte rendu critique de l'ouvrage de M. Pauls. Je suis sur plusieurs points d'accord avec lui, et je renvoie une fois pour toutes à son article pour compléter le mien.

pereur ne pouvait se séparer d'elle. Il la faisait baigner chaque jour, et le soir deux chambellans, qui étaient seuls dans le secret, la portaient dans son lit, où il se comportait avec elle comme avec sa femme. C'était un grand péché, et cependant, bien qu'il se confessât souvent, il ne l'avait jamais avoué. Mais un jour, pendant que saint Gilles [1] célébrait la messe, une colombe apporta sur l'autel une lettre où était écrit en lettres d'or le péché de l'empereur. Saint Gilles le reprocha à Charles; mais celui-ci déclara qu'il lui était impossible d'y renoncer. Alors saint Gilles se fit conduire dans la chambre où gisait la morte, et demanda à l'empereur : « Sa bouche exhale-t-elle une douce odeur? — Assurément. » L'évêque lui ouvrit la bouche, et le charme tomba. Aussitôt le corps se résolut en pourriture. Charles reconnut le prestige dont il avait été victime et la méchanceté de la morte, et il se repentit de son péché jusqu'à sa mort.

Cette forme, la plus brève, du récit est cependant déjà contaminée avec une autre légende, que j'ai longuement étudiée ailleurs [2], et qui venait de France. On racontait que, Charlemagne ayant commis un grand péché qu'il n'avait jamais avoué en confession, saint Gilles en avait été averti, pendant qu'il disait la messe, par une « charte » venue du ciel, et avait ainsi obligé l'empereur à s'en confesser et à s'amender [3]. Ce péché, dans la forme primitive, était le commerce incestueux que, d'après certains récits, Charles eut avec sa sœur Gisle, et dont naquit Roland; mais dans la *Vie latine de saint Gilles* on l'avait passé sous silence, et l'histoire fut ainsi transmise en Allemagne dès le XII<sup></sup>e siècle [4]. C'est Enenkel, ou plutôt l'auteur qu'il suivait, qui, ayant connaissance de la légende du péché révélé à saint Gilles, a eu l'idée de la fondre avec celle du charme de la femme morte [5]. La nouvelle légende ainsi

[1] Plusieurs manuscrits (et le texte des *Mon. Germ.*, suivi par M. Pauls) donnent simplement : « un évêque », mais à tort.

[2] *La Vie de saint Gilles*, par Guillaume de Berneville, poème du XII[e] siècle, publié par G. Paris et A. Bos (Paris, 1881), p. LXIV-LXXI, LXXV-LXXXV. On peut ajouter aux textes indiqués là comme contenant l'histoire de saint Gilles les chroniques de Lunebourg et de Brême citées par M. Singer, *Deutsche Volksbücker aus einer Zürcher Handschrift des XV[ten] Jahrhunderts* (Tübingen, 1889, 185[e] volume des publications du Cercle littéraire de Stuttgart), p. XIX.

[3] Voir dans l'introduction à la *Vie de saint Gilles* les variantes dans lesquelles cette histoire est attribuée à saint Théodule avec Charlemagne, à saint Éleuthère avec Clovis, toujours sans désignation du péché. M. Pauls cite encore Césaire de Heisterbach, éd. Strange, *Dist. II, cap. X*, p. 75.

[4] Dans la *Kaiserchronik* et le *Roland* de Conrad, puis dans celui du Stricker, ainsi que dans une vie allemande de saint Gilles (*Vie de saint Gilles*, p. LXXXVI).

[5] La même idée est venue à l'auteur du *Karl Meinet*, dont je parlerai plus

constituée a passé dans la *Chronique de Weihenstephan*, œuvre bavaroise du XV[e] siècle, où est venue seulement s'ajouter la fin, empruntée d'ailleurs, qui la rattache à la fondation d'Aix. Dans Enenkel il n'est nullement question de cette deuxième partie [1].

L'intervention de saint Gilles n'est pas toutefois la seule contamination de notre légende avec une autre que nous présente le récit d'Enenkel. D'après lui, la femme de Charles, au moment où la mort la surprit, venait d'être l'héroïne d'une dramatique aventure. L'empereur ayant été retenu pendant neuf ans dans une lointaine expédition, les conseillers laissés à Aix avaient pressé sa femme de se remarier, et les prétendants s'étaient présentés de toutes parts. Elle s'était laissé convaincre; mais, le jour même où elle devait choisir un époux, l'empereur, miraculeusement transporté en trois jours de Hongrie à Aix, apparut tout à coup dans la cathédrale, mit les prétendants en fuite et reprit sa femme [2]. C'est à cela que la *Chronique de Weihenstephan* rattache expressément le talisman de notre légende : « Comme des seigneurs lui avaient persuadé de prendre un autre mari et que l'empereur le savait, elle craignait qu'il ne lui en voulût, et à cause de cela elle fit mettre un charme dans un anneau [3]; et quand elle portait l'anneau sur elle, il ne pouvait se passer d'elle. » Au moment de mourir, elle avait mis l'anneau dans sa bouche. Enenkel ne rattache pas aussi nettement les deux histoires, mais il les relie en les racontant immédiatement à la suite l'une de l'autre, et cela n'est pas sans importance, car c'est sans doute pour les relier qu'il a fait de la morte l'épouse de Charles, tandis que dans la légende originaire elle était bien probablement sa maîtresse. C'était le premier linéament qui devait aboutir à la désignation de Fastrade.

Dépouillé de ses éléments adventices, le récit d'Enenkel se réduit à

loin; seulement il raconte les deux histoires séparément, et se contente de dire à la fin de celle de saint Gilles : « J'ai entendu dire que le péché caché était celui que Charles avait commis en dormant avec la femme morte. » C'est de même qu'en France Jean des Prés et l'auteur de *Tristan de Nanteuil* ont conjecturé ou entendu dire que ce péché était l'inceste indiqué plus haut : ils tombaient juste sans le savoir. On voit avec quelle facilité les légendes se combinent, et souvent de la même façon à deux endroits différents.

[1] J'ai imprimé, *Vie de saint Gilles*, p. XCVII, d'après un manuscrit de l'Institut de France, le passage afférent de cette chronique, dont on n'avait jusqu'ici qu'un bref sommaire. M. Pauls ne mentionne pas la *Chronique de Weihenstephan*, dont la version n'est cependant pas sans intérêt.

[2] Je ne poursuis pas ici l'histoire de cette belle légende, souvent étudiée, et qui rappelle visiblement l'*Odyssée*.

[3] Cette forme donnée au talisman provient, dans la *Chronique de Weihenstephan*, de l'autre version de la légende, que le rédacteur connaissait aussi (voir plus loin), celle du *Karl Meinet*.

ceci : Charles est retenu auprès du corps d'une femme morte par un sortilège, mal défini, qui est caché dans sa bouche; quand on l'en retire, le charme disparaît et le corps tombe en pourriture. C'est une sombre histoire de magie, dont tout l'intérêt, pour les gens qui se la racontaient, était dans la vertu du talisman. Cette histoire ainsi réduite se retrouve en Scandinavie. La *Heimskringla*, chronique islandaise de la première moitié du XIII[e] siècle, donc à peu près contemporaine comme rédaction du *Weltbuch* d'Enenkel, mais remontant sans doute à des sources plus anciennes, la raconte presque identiquement du roi norvégien Harald aux beaux cheveux (861-931). Ayant perdu une de ses femmes, la belle Sniofrid, il en gardait le corps sans vouloir le quitter, et d'ailleurs elle avait conservé dans la mort tout l'éclat de la vie et de la jeunesse; mais c'était l'effet d'un manteau dont l'avait revêtue le magicien Svasi. Quand, après trois ans que Harald avait ainsi passés, Egill Ullserk le décida à enlever le manteau, le corps tomba en pourriture; le roi reconnut qu'il avait été ensorcelé et fit chasser tous les magiciens de sa cour [1].

C'était donc une histoire qui courait par le monde, et qui, comme tant d'autres, s'est attachée à des héros différents, en Allemagne à Charlemagne, en Norvège à Harald aux beaux cheveux [2]. Était-elle d'origine scandinave? C'est possible, car la sorcellerie a joué de tout temps un grand rôle dans le Nord; mais il est plus probable qu'elle est de provenance gréco-romaine : les histoires de magie et de vampirisme ont été encore plus abondantes dans l'antiquité que ne nous l'apprend la littérature conservée; il suffit de rappeler ici (comme le fait d'ailleurs M. Pauls) l'opuscule de Phlégon de Tralles où Gœthe a trouvé le motif de sa merveilleuse *Fiancée de Corinthe*. Seulement il faut remarquer que dans notre récit ce n'est pas la femme, ni l'amour [3], c'est la puissance

[1] Cette variante est préférable en ce que le corps de la femme morte n'est pas embaumé, mais se conserve frais et beau par la vertu seule du talisman. L'embaumement est au contraire mentionné dans l'une et l'autre des deux versions allemandes, ce qui semble indiquer que cette altération inintelligente remonte à leur source commune. Peut-être est-elle due à une influence de la légende d'Hérode, dont il est parlé dans la note 3 de cette page.

[2] L'histoire semblable qu'on raconte du roi danois Valdemar le Grand est prise de celle de Charlemagne (Pauls, p. 9; Singer, p. XVIII, n. 1).

[3] Aussi je ne crois pas qu'il faille comparer à notre légende celles qui parlent d'amour pour une morte comme telle : c'est le cas de la curieuse légende talmudique sur Hérode, que rapporte M. Pauls; mais cela n'empêche pas que cette légende très ancienne ait pu agir sur la nôtre. On a déjà vu qu'elle a pu lui fournir l'idée malheureuse de l'embaumement; c'est peut-être aussi à l'imitation d'Hérode que, dans l'*Histoire de saint Charles* examinée plus loin,

irrésistible du talisman qui est l'essentiel : un tel « charme » peut faire aimer même après la mort, comme il fait aimer pendant la vie, et non seulement avec le cœur, mais avec l'être entier; telle est la portée tragique de cette histoire, qui montre l'homme asservi malgré lui, et jusqu'à l'égarement le plus étrange, à une force magique qui le domine à son insu. De ces « charmes » d'amour les contes de tous les peuples parlent depuis des siècles, et la croyance en leur pouvoir a bien souvent, comme le remarque M. Pauls, eu de trop réelles conséquences. Je ne vois donc dans notre légende qu'un conte du même genre que tant d'autres, seulement plus poétique et plus terrible par l'alliance qu'il nous présente de l'amour et de la mort [1]. Il n'y a là rien de proprement mythologique. Il n'y a rien non plus qui se rapporte spécialement à Charlemagne; c'est à cause de la popularité légendaire du grand empereur que le conte s'est attaché à lui [2], et il n'est même pas probable qu'un vague souvenir de ses mœurs relâchées ait pu lui faire attribuer le « péché » en question plutôt qu'à un autre personnage; car cette idée du péché, comme le montre l'histoire de Harald, est originairement étrangère au conte et ne s'y est introduite que par l'admission de la légende de saint Gilles.

## II

Les versions de notre légende autres que celle d'Enenkel la mettent en relation avec l'amour de Charlemagne pour Aix-la-Chapelle. C'est probablement à Aix même que cette continuation a été ajoutée à l'histoire primitive. Cela doit avoir eu lieu au XIII$^e$ siècle. Il y avait, en effet, jusque-là deux légendes relatives à la prétendue fondation d'Aix par Charlemagne [3] et à la prédilection qu'il montra pour cette Rome

Charles traîne partout le corps à sa suite. Quant aux cas trop réels de « nécrophilie » dont M. Pauls cite quelques-uns, ils appartiennent à la criminologie et n'ont rien à faire avec notre conte.

[1] Comme je l'ai remarqué jadis (*Hist. poét. de Charlemagne*, p. 435), le « charme » de notre conte fait un pendant exact à celui des contes nombreux (*La Belle au bois dormant*, *Schneewittchen*, beaucoup de contes indiens) où on voit un objet qui, placé dans la bouche ou enfoncé dans le corps d'une jeune fille, la fait paraître morte pendant de longues années, tandis qu'elle est encore vivante, si bien qu'elle le redevient tout à fait quand le charme est enlevé.

[2] Il paraît probable, d'après le rapprochement entre Harald et Charlemagne, que le conte, avant de s'attacher à l'un ou à l'autre, avait déjà un roi pour héros, ce que suppose d'ailleurs la forme qu'on peut reconstituer à l'aide de ces deux versions.

[3] On sait en effet que cette ville était déjà l'une des résidences favorites de Pépin et, longtemps avant lui, des rois austrasiens.

franque, l'une populaire et française, l'autre érudite et locale. La première ne nous est connue que par un vers de la *Chanson de Roland*. « Notre maître, disent à l'empereur les envoyés de Marsile, viendra vous rendre hommage à Aix,

Enz en voz bainz que Deus pur vus i fist (v. 154). »

On racontait donc que c'était Dieu lui-même qui avait créé pour Charles les thermes autour desquels s'étaient élevés la ville et le palais[1].

La légende érudite, qui attache aussi aux sources thermales une importance particulière, nous a été conservée dans le faux privilège de Charlemagne que les chanoines d'Aix présentèrent à Frédéric Ier en 1165, et que celui-ci « vidima » de bonne foi : on y fait raconter par l'empereur que, s'étant égaré à la chasse, son cheval enfonça le pied dans une source d'eau chaude et lui fit ainsi retrouver les ruines des thermes et des palais qu'avait jadis construits Granus, prince romain, frère de Néron et d'Agrippa[2]; attiré par la magnificence de ces ruines et les vertus salutaires de ces eaux, il reconstruisit les édifices et fit du lieu sa résidence favorite. Les fabricateurs de cet acte ne semblent donc pas avoir encore connu le récit qui nous occupe, et qui explique tout autrement l'amour du grand empereur pour leur ville[3]. Mais il était naturel que la légende du talisman, une fois rattachée à Charlemagne, arrivât à Aix, et c'est là qu'elle se développa en fournissant pour cet amour une explication autrement séduisante que le roman érudit du faux diplôme. On raconta que le talisman avait été jeté dans un des marais ou des étangs qui abondent dans le pays, — ou peut-être, à l'origine, dans

[1] Au vers 3984 on lit encore : *As bainz ad Ais mult sont granz les compaignes.* Dans les nombreux textes épiques plus récents où Aix est mentionné, il ne s'agit plus des bains : ce souvenir précis s'était perdu en France; on ne parle que de la « chapelle », dont l'inauguration splendide est mentionnée au début du *Couronnement de Louis* et rattachée, à tort, aux derniers jours de l'empereur.

[2] M. Klinkenberg (*Granus und Sirona*, dans la *Zeitschrift des Aachener Geschichtsvereins*, t. XIV, p. 12), voit dans Agrippa le prétendu fondateur de Cologne, *Colonia Agrippina*, et dans Néron le diable que le moyen âge avait fait du persécuteur des chrétiens (Frédéric Ier semble déjà avoir compris ainsi le Néron du faux diplôme); mais je retrouverais plutôt dans ces deux noms un vague souvenir des thermes d'Agrippa et de Néron à Rome. Si M. Klinkenberg attribue à cette double mention un sens symbolique, c'est qu'il lui semble impossible de croire qu'à une époque quelconque on ait pu regarder « sérieusement » Agrippa et Néron comme frères : c'est mal connaître l'érudition du moyen âge.

[3] Cette remarque est de M. Densusianu dans l'article cité.

une des sources thermales, — et que depuis lors l'empereur avait été retenu là par le charme qui l'avait naguère enchaîné à la morte. Nous avons diverses rédactions de l'histoire ainsi accrue et localisée.

La plus ancienne est dans la compilation appelée *Karl Meinet*, où un poète bas-allemand du commencement du XIV^e siècle a réuni et rejoint par des morceaux de sa composition plusieurs poèmes antérieurs sur Charlemagne; le morceau qui nous occupe est du compilateur. Charles, dit-il, avait une maîtresse qu'il aimait avec excès, au point de négliger les affaires de l'empire et de mécontenter ses sujets, et dont il ne se séparait jamais; elle mourut: il la fit embaumer et continua à dormir avec elle comme si elle eût été vivante. Son chambellan, désolé de cette étrange aberration, visita un jour soigneusement le corps de la morte : il découvrit un anneau caché dans les cheveux et l'enleva. Quand l'empereur revit le corps, il en eut horreur et le fit enterrer; mais il se prit aussitôt pour son chambellan de la même passion qu'il avait eue pour la morte: il le demandait sans cesse et ne pouvait se passer de lui. Un jour il était à un château appelé Aix (*Ache*), que Granus avait jadis construit et superbement orné, à ce que raconte l'écrit [1], mais qui était en ruines et ne servait plus que de château de chasse. Le chambellan, « pour que Charles ne tournât plus ainsi son amour vers un homme ou une femme, de façon à déshonorer lui-même et son empire, » jeta l'anneau dans un étang profond et large qui se trouvait au-dessous du château : « c'était l'acte d'un loyal serviteur. » A partir de ce moment, l'empereur ne fit plus attention à lui; mais, ayant passé près de l'étang où l'anneau avait été jeté, il ne put plus s'arracher de là : il y établit sa résidence, et, pour honorer ce lieu, y fit construire une magnifique église en l'honneur de Notre-Dame.

On remarque dans ce récit quelques traits qui nous montrent qu'il ne provient pas de celui d'Enenkel : la morte est une maîtresse et non une épouse, et il ne s'agit pas de saint Gilles ni de révélation miraculeuse; c'est un simple chambellan qui enlève le talisman au cadavre. Telle était sans doute la légende primitive, et elle devait s'arrêter là (comme celle de Harald aux beaux cheveux). Dans la continuation locale, le chambellan servit à transporter le talisman jusqu'à Aix et à le jeter dans l'étang (le motif que le *Karl Meinet* donne à cette action n'est sans doute pas primitif). On remarque dans cette version d'autres traits qui indiquent une certaine altération. Le talisman, qu'Enenkel ne spécifie pas, est ici un anneau, tandis qu'il est probable que c'était simplement

[1] On voit que l'auteur de ce morceau connaissait le récit du faux diplôme.

une pierre; il est caché dans les cheveux de la morte, et non dans sa bouche (sous sa langue), comme dans toutes les autres versions.

Telle à peu près qu'elle est dans le *Karl Meinet*, mais non d'après cette version même, la légende fut racontée à Pétrarque, en 1333, par des prêtres de Notre-Dame d'Aix [1], et il la mit en latin dans une de ses épîtres familières. Il ajoute au récit quelques détails sortis sans doute de son imagination : « Pendant que les ambassadeurs de toutes nations et les gouverneurs des provinces demandaient vainement à parler à l'empereur pour les affaires les plus graves, lui, enfermé dans sa chambre, fermant la porte à tous, attaché au corps de sa maîtresse, l'interpellait comme si elle eût pu lui répondre, lui racontait ses peines, lui prodiguait les paroles caressantes, et les soupirs, et les larmes compagnes de l'amour [2]. » Il présente le talisman comme une pierre précieuse (enfermée, il est vrai, dans un anneau extrêmement petit) cachée sous la langue de la morte, ce qui suffirait à montrer que le récit qu'il rapporte ne provient pas du *Karl Meinet* [3]. Mais le trait le plus intéressant de cette version, c'est qu'elle a visiblement été influencée par celle d'Enenkel. Ce n'est plus un chambellan qui découvre le talisman, c'est l'archevêque de Cologne (*antistes Coloniensis*), auquel, pendant qu'il célèbre la messe et qu'il demande avec larmes la guérison de l'empereur, une voix du ciel se fait entendre, lui révélant que la cause du mal est sous la langue de la morte. Il est clair que nous avons ici une forme atténuée (il y manque l'écrit en lettres d'or) du récit d'Enenkel, forme qui se rattache à ceux des manuscrits de ce chroniqueur qui, au lieu de saint Gilles, désignent simplement « un évêque ». C'est à Aix que s'est faite cette fusion des deux formes de la légende. Une fois le talisman enlevé, Charles trans-

[1] Il dit que ces prêtres non seulement la lui racontèrent, mais la lui montrèrent écrite; on ne sait quel pouvait être cet écrit. Puis il ajoute, ce qui est difficile à comprendre : *Et postea apud modernos scriptores accuratius etiam tractatum legi*. Si cette phrase est bien de Pétrarque, il faut qu'il l'ait ajoutée plus tard (*postea*) au texte de la lettre, écrite à Aix même au moment de son passage; mais qui peuvent être ces *moderni scriptores?* On serait tenté de voir dans cette phrase une interpolation du XVI<sup>e</sup> siècle (la légende ayant été, d'ailleurs d'après Pétrarque lui-même, insérée dans plusieurs ouvrages de cette époque). On sait que le texte des *Epistolae* de Pétrarque, même dans l'édition de Fracassetti (où cette lettre est la troisième du premier livre), est loin d'être établi avec critique.

[2] « Addunt fabulae quod ego nec fieri potuisse nec narrari debere arbitror. »

[3] Je ne m'explique pas comment M. Pauls peut dire (p. 21) que dans Pétrarque, comme dans le *Karl Meinet*, l'anneau magique est caché dans les cheveux de la morte. Il n'est pas non plus exact que « la légende de saint Gilles manque tout à fait »; elle a laissé au contraire, comme on va le voir, une trace très nette.

porta son affection à l'archevêque; « mais celui-ci, homme juste et prudent, craignant que cet anneau, s'il tombait entre les mains d'un autre ou venait à être détruit par le feu, ne fût pour son maître l'occasion de quelque péril[1], le jeta dans le gouffre profond d'un marais voisin. L'empereur se trouvait alors résider à Aix avec sa cour, et depuis ce temps il préféra le séjour de cette ville à celui de toutes les autres. A Aix même, rien ne lui plaisait plus que ce marais; il s'asseyait auprès, il en regardait les eaux avec un merveilleux plaisir, et leur trouvait une odeur délectable. Enfin il transporta là son séjour royal, au milieu du limon marécageux; en y jetant des blocs de pierre, il y construisit avec des frais immenses un palais et un temple, pour qu'aucune préoccupation humaine ou divine ne l'en arrachât. Enfin, il y passa le reste de sa vie et il s'y fit enterrer, ayant pris soin que ses successeurs y fussent couronnés, ce qui se fait encore aujourd'hui et se fera tant que la main teutonique tiendra les rênes de l'empire romain[2]. »

C'est le récit de Pétrarque qui a fourni le cadre de la légende moderne[3], développée plus tard, comme on l'a vu, d'une façon toute littéraire. Mais, en dehors de ce récit, la version qui lui avait servi de base a revêtu encore une autre forme qui mérite d'être examinée, car d'une part elle nous conserve quelques traits plus primitifs, et d'autre part elle nous montre un nouvel exemple de contamination avec une légende étrangère.

Ce n'est pas à Aix que s'est formée cette nouvelle version; c'est à Zurich. Il courait là depuis longtemps sur Charlemagne une historiette qui venait de bien loin, qui s'était attachée à lui comme au justicier par excellence, et qui s'était localisée à Zurich à cause du séjour qu'il y avait fait en l'an 800, comme il se rendait à Rome où il devait être couronné empereur. C'est un conte indien, comme la plupart des contes; il se trouve dans différents livres bouddhiques[4]. Un roi avait fait placer devant son palais une cloche, que n'avaient qu'à sonner tous ceux qui demandaient justice[5]. Un jour elle fut sonnée par une vache, dont le fils du roi avait écrasé le veau : le roi punit son fils de mort[6]. Une autre

[1] Le motif du feu paraît ajouté par Pétrarque : il a pensé à ces talismans auxquels on croyait qu'était attachée la vie ou la santé d'une personne.

[2] Cette prédiction, comme on le sait, ne se réalisa pas : les empereurs furent plus tard couronnés à Francfort.

[3] Sauf qu'on place l'anneau dans les cheveux, d'après le *Karl Meinet*.

[4] Voir Singer, *l. c.*, p. XVII et 509.

[5] On attribue la même institution au célèbre empereur chinois Yu, fondateur de la dynastie des Hia : il avait fait placer à la porte de son palais une cloche et un tambour (gong), et il venait aussitôt, fût-il à table ou au bain, entendre la requête de celui qui les mettait en branle.

[6] Cette première histoire, qui a été rapportée à l'empereur Otton Ier (Singer,

fois ce fut une corneille, dont un serpent avait mangé le petit : le roi la vengea du meurtrier. Cette seconde histoire se propagea anciennement en Occident; seulement ici c'est un serpent qui s'enroule autour de la corde de la cloche [1], la fait sonner, et se plaint d'un crapaud qui s'est emparé de son nid : le roi fait tuer le crapaud; le serpent, par reconnaissance, donne au roi une pierre précieuse qui le guérit d'une infirmité. Les *Gesta Romanorum* racontent cette histoire de l'empereur Théodose (éd. Oesterley, ch. 105), mais sans parler du don du serpent. Il n'en est pas parlé non plus dans Enenkel (suivi par la *Chronique de Weihenstephan*), qui rapporte l'aventure à Charlemagne (sans indiquer le lieu de la scène) et ne la relie nullement à celle du talisman.

La fusion des deux légendes s'est faite dans un ouvrage composé à Zurich au xv^e siècle et récemment publié d'après deux manuscrits, l'*Histoire de saint Charles*, compilation en prose de différents récits historiques et fabuleux sur le grand empereur [2]. Là on raconte que, à la suite du jugement rendu par Charles, à Zurich, entre le crapaud et le serpent, celui-ci déposa une pierre dans la coupe impériale. Charles prit cette pierre en si grande affection qu'il ne pouvait s'en séparer; cepen-

p. xvii), en rappelle une qu'attribue également à Charlemagne l'*Histoire de saint Charles* (de Zurich), dont nous parlerons tout à l'heure; mais celle-ci, où on ne dit rien de la cloche, et où il s'agit d'une veuve et de son fils, et non d'une vache et de son veau (ce qui est assurément plus acceptable), paraît plutôt être une application, assez singulièrement altérée, de la célèbre légende de Trajan. Une variante intéressante est celle où la cloche est tirée par un vieux cheval qui se plaint de l'ingratitude de son maître; cette variante, dont on trouve diverses rédactions en Europe à partir du xiii^e siècle (*Cento nov. ant.*, lii), et qui est attribuée en Perse au célèbre Chosroès Nouchirvan (voir Pauls, p. 15), est elle-même très probablement d'origine indienne.

[1] Von der Hagen, *Gesammtabenteuer*, III, cxliv, dit que cette histoire de cloche tirée par un serpent se retrouve en Chine; mais il renvoie à Du Halde (*Description de l'empire de Chine et de la Tartarie chinoise*), I, 146, où il n'y a rien de pareil. Du Halde raconte seulement (I, 282; 2^e éd., I, 290) l'histoire, rapportée dans la note précédente, de la cloche et du gong de justice de l'empereur Yu.

[2] Publiée par MM. Bachmann et Singer dans l'ouvrage cité plus haut (p. 6, n. 2). On ne connaissait jusqu'à ces dernières années que le résumé latin qu'en a donné Scheuchzer au xviii^e siècle, dans ses *Itinera Alpina*, d'après la chronique (inédite) de H. Brennwald († 1551), qui puisait lui-même dans l'*Histoire de saint Charles* (Singer, p. xviii). M. Pauls a reproduit (p. 58) l'extrait de Scheuchzer. Scheuchzer (ou peut-être déjà Brennwald) ajoute : « Statuitque fraternitatem nunquam intermorituram inter canonicos Tigurinos et Aquisgranenses. » Cette « fraternité » rappelle celle, également fondée sur des souvenirs légendaires rapportés à Charlemagne, qui existait jadis entre les chanoines du Puy et ceux de Girone en Catalogne. J'ignore si elle est en elle-même historique.

dant la reine finit par le décider à la lui donner, la fit enchâsser dans un anneau, et s'assura ainsi l'amour du roi. « Quand elle se sentit mourir, elle se demanda où elle pourrait mettre la pierre pour qu'il n'y eût plus personne que Charles aimât autant qu'elle... Elle la mit sous sa langue et mourut ainsi. » Charles ne voulut pas faire enterrer le corps, l'embauma, l'emmena partout avec lui, et lui montra le même amour qu'à sa femme vivante. Un chevalier, désolé comme tout le monde de la conduite de l'empereur, en parla un jour à un écolier (*cze eim farenden schuler*), qui lui dit que cela devait tenir à un talisman caché sur la morte. Le chevalier visita le corps, trouva la pierre dans la bouche et la prit. Charles fit enterrer le cadavre et se prit de passion pour le chevalier; « mais quand celui-ci n'avait pas la pierre sur lui, il était pour le roi comme un autre. » Enfin, l'obsession du roi devint si importune au chevalier qu'il jeta la pierre dans un marais. Aussitôt l'amour du roi se porta sur ce marais. « Il y fit construire l'église de Notre-Dame d'Aix; il n'y plaignit ni peine ni dépense, et il l'enrichit de reliques, de joyaux, d'ornements de tout genre et de grandes possessions. Et il comprit que tout l'amour qu'il avait eu d'abord pour la femme morte, puis pour le chevalier, et enfin pour ce lieu où est encore l'église de Notre-Dame d'Aix, venait tout entier de cette pierre. »

La genèse de cette version est facile à comprendre : on racontait à Zurich le don d'une pierre merveilleuse fait par un serpent à Charlemagne; la légende d'Aix, qui parlait également d'une pierre merveilleuse, étant parvenue à Zurich, on fondit les deux histoires en une, bien qu'il y eût une certaine incompatibilité entre elles, l'animal reconnaissant n'ayant pas dû, semble-t-il, faire à son bienfaiteur un don destiné à lui devenir fatal[1].

Dans le récit même de notre légende, l'*Histoire de saint Charles* a conservé plus fidèlement que le *Karl Meinet* le caractère du talisman : elle en fait une pierre précieuse, qui n'est enchâssée dans un anneau que par hasard, et, semble-t-il, passagèrement[2]. Cette version motive aussi plus clairement la conduite du chevalier[3]. D'autre part, elle paraît avoir ajouté au récit l'intervention inutile de l'écolier.

Mais l'*Histoire de saint Charles* ne se contente pas de cette légende déjà

[1] Cette remarque est encore de M. Densusianu.

[2] A partir de la maladie de la reine, le talisman n'est désigné dans le récit que comme une pierre et il n'est plus question d'anneau.

[3] « Do dreib Karlus so vil mit dem ritter, daz es der ritter nit liden mocht, wan yderman redt, waz er wollt. » Le chroniqueur du XV<sup></sup>e siècle H. Wolter, faisant allusion à notre légende, parle aussi de « peccatum illud sodomiticum ».

contaminée avec une autre. Elle y joint encore celle de saint Gilles, auquel elle adjoint même saint Théodule[1]. Dieu leur révèle non seulement le péché que Charles avait commis avec la femme morte, mais deux autres péchés qu'il n'avait pas confessés[2]; sur quoi l'empereur fait pénitence et retrouve la grâce de Dieu. Mais cette addition est ici tout extérieure, tandis que, comme on l'a vu, aucun élément religieux n'est mêlé à l'histoire du talisman; cela nous prouve bien que c'est la forme du *Karl Meinet*, ici pareille à la nôtre, qui est la plus ancienne, et que l'intervention d'un saint homme est adventice tant dans la version d'Enenkel que dans celle de Pétrarque.

Enfin une dernière contamination se présente dans la *Chronique de Weihenstephan*. Ce texte, comme je l'ai dit plus haut, suit fidèlement la version d'Enenkel; mais il la soude, en terminant, à la légende d'Aix : au lieu que ce soit saint Gilles qui ouvre la bouche de la morte, c'est un chevalier qui, en présence du saint, l'ouvre « avec un couteau »: l'anneau[3] tombe, et le chevalier le prend[4]; le reste, très abrégé, comme dans l'*Histoire de saint Charles;* quelques petits détails montrent d'ailleurs que le texte de la *Chronique* ne provient pas de celui-là, mais qu'ils ont tous deux une source commune.

On voit clairement par cet exposé quelle a été en pays allemand l'évolution de notre légende : un vieux conte magique est attribué à Charlemagne; Enenkel (ou l'auteur qu'il suit) le fond d'une part avec la légende de saint Gilles et le rattache de l'autre à l'histoire du retour inopiné d'un guerrier dans ses foyers au moment où sa femme va se remarier, histoire dont avant lui on avait fait Charlemagne le héros. À Aix, on recueille, — sans ces additions, — le conte déjà rapporté au glorieux fondateur de la ville, et on lui donne une suite qui explique poétiquement l'amour de Charlemagne pour sa capitale. Plus tard, à Aix encore, on mêle au récit, d'après celui d'Enenkel, l'intervention miraculeuse d'un

[1] Voir ci-dessus, p. 6, note 3. Saint Théodule ayant été évêque de Sion (ou de Martigny), sa légende devait être connue à Zurich.

[2] Le premier de ces deux péchés (qui à vrai dire est plutôt un excès de vertu) est d'avoir fait périr son propre fils (voir ci-dessus, p. 13, note 6); le second est l'inceste avec sa sœur (voir ci-dessus, p. 6), présenté d'ailleurs ici comme inconscient (comme celui d'Arthur avec sa sœur dans les romans de la Table Ronde): c'est la seule trace qu'on ait rencontrée en pays allemand de cette légende toute française et en France même peu répandue.

[3] Cet anneau est pris à la légende d'Aix (dans une forme autre que celle de l'*Histoire de saint Charles*); déjà dans la partie imitée d'Enenkel le rédacteur l'a substitué au « charme » indéterminé de l'original (voir ci-dessus, p. 6).

[4] Cela n'est pas dit dans ce récit écourté, mais est nécessaire au sens.

saint homme. Sans cette immixtion, la légende d'Aix est contaminée à Zurich avec celle, d'origine indienne, du jugement rendu par Charles dans cette ville entre deux animaux; puis on y réunit celle de saint Gilles, auquel on adjoint le saint régional Théodule. En Bavière, on accole directement la fin de la légende d'Aix à la version d'Enenkel. A Aix même, la légende continue sans doute à vivre obscurément pendant des siècles, puis est rajeunie par le romantisme à l'aide surtout du récit de Pétrarque, est localisée au château de Frankenberg, et reçoit l'addition indue des noms de Fastrade et de Turpin.

## III

En regard de ce groupe de récits si naturellement enchaînés se place un petit texte d'un tout autre caractère, qui contraste singulièrement avec eux, malgré des points de contact évidents. Il se trouve tout à fait isolé sur une page d'un manuscrit de Leide, que le premier éditeur, Jacob Grimm, attribuait au XIII^e siècle, mais qui n'est que du commencement du XIV^e [1]. Il est assez court et assez curieux pour être reproduit intégralement.

*Aquisgrani* dicitur Ays, et dicitur eo quod Karolus tenebat ibi quandam mulierem fatatam (sive quandam fatam, que alio nomine nimpha vel dea vel adriades [2] appellatur), et ad hanc consuetudinem habebat et eam cognoscebat; et ita erat quod eo accedente ad eam vivebat ipsa, ipso Karolo recedente moriebatur. Contigit, cum quadam vice ad ipsam accessisset et cum ea delectaretur, radius solis intravit os ejus, et tunc Karolus vidit granum auri lingue ejus affixum, quod fecit abscindi, et contingenti [3] mortua est, nec postea revixit.

Depuis que ce petit texte a été publié, il a donné lieu, comme on pouvait s'y attendre, à de nombreuses interprétations mythologiques. On peut en voir le résumé et la discussion critique dans le livre de M. Pauls [4].

[1] Voir Pauls, p. 20.

[2] Massmann et après lui M. Klinkenberg corrigent le mot *adriades* en *adryas*, — Grimm, plus justement, en *dryas* (on pourrait même admettre la forme *dryades*, cette déclinaison de mots grecs n'étant pas rare au moyen âge). — Le mot *dryas*, qui signifie proprement « dryade », a été employé abusivement par Lampride pour désigner une druidesse; ici il est pris dans un sens très vague (voir plus loin).

[3] Il faut sans doute, comme l'a fait Grimm, corriger *in continenti*.

[4] Celle de J. Grimm est ingénieuse : « Cette ondine (*Wasserjungfrau*), dans le mythe de laquelle a été introduit Charlemagne, me paraît devoir être rattachée aux sources chaudes d'Aix. » Mais, comme le remarque M. Pauls, notre texte fait de l'amie de Charlemagne non une ondine, mais une « fée ou déesse ou nymphe ou dryade », et ne dit pas un mot d'eaux chaudes ou autres.

Il en est une, proposée par Simrock, qui paraît au premier abord aussi naturelle que séduisante : « Le soleil aime la déesse de la terre, qui vit quand il s'approche d'elle, mais est comme morte en son absence; le grain d'or engendré par le rayon solaire est la moisson dorée; une fois la récolte coupée, survient la mort de la nature, l'hiver. »

M. Klinkenberg a développé cette idée en s'appuyant sur l'ancien nom d'Aix, qui d'ailleurs figure en tête de la légende et est évidemment avec elle dans un rapport intime. D'après lui, le vrai nom de la ville gallo-romaine était non *Aquae Grani*, seule forme qu'on rencontre [1], mais *Aquae Granni*, et elle devait son nom au dieu celtique *Grannus*, qui figure, soit seul, soit comme *Apollo Grannus*, sur un assez grand nombre de monuments de l'époque romaine appartenant à l'Allemagne occidentale et à la France orientale. Grannus était, comme Apollon, à la fois dieu solaire et dieu médical, et tout spécialement patron des sources thermales (comme Bormo et d'autres dieux). On le trouve associé, dans les inscriptions et les représentations, à la déesse *Sirona*, qui, elle aussi, présidait aux sources salutaires, mais qui était sans doute originairement une déesse de la terre. Dès lors la courte légende du manuscrit de Leide nous apparaît avec son vrai sens et nous fournit une précieuse contribution à la mythologie gauloise : sous les noms de Charles et de sa nymphe, les véritables personnages en sont Grannus et Sirona; c'est en ces deux divinités, devenues des divinités thermales, mais dont la nature primitive n'était pas oubliée, que s'est incarné chez les Celtes le vieux mythe de l'union du soleil et de la terre. Il s'est localisé à Aix à cause du culte qu'on y rendait à Grannus et y a vécu jusqu'au moyen âge, où Grannus a été remplacé par Charles, le restaurateur et le héros toujours populaire de la ville impériale.

A cette savante et ingénieuse explication on peut faire plus d'une objection. D'abord le vrai nom de la ville, tel que le donnent tous les textes sans exception [2], semble bien être *Aquae Grani* et non *Granni* [3]. Puis il paraît douteux que Grannus ait été un dieu solaire : il est probable qu'il n'a été identifié à Apollon qu'en tant que dieu guérisseur [4]. Ensuite on

[1] *Aquisgranum* est une forme barbare du moyen âge, tirée du locatif *Aquis Grani*.

[2] Il est vrai qu'on n'en a pas d'antérieurs au VII^e siècle.

[3] On a supposé, non sans vraisemblance, que ces eaux devaient leur nom à Severus Granius, qui fut légat d'Hadrien dans la Gaule Belgique.

[4] Voir les pénétrantes remarques de M. Gaidoz dans son étude sur le dieu gaulois du Soleil (*Revue archéol.*, 3^e série, t. V, p. 171 et suiv.). M. Klinkenberg en conteste, il est vrai, les conclusions; mais son raisonnement est un cercle vicieux : « Nous démontrerons, dit-il, par

ne comprend pas l'existence simultanée, dans la légende censée issue du mythe, du nom celtique de *Grannus* et du mot tout latin *granum*, autour duquel cependant elle tourne, et dont l'interprétation, on l'a vu, fournit d'autre part un élément important du mythe. Enfin, comme l'a fort bien remarqué M. Pauls (p. 56), bien loin d'être identifiés dans notre texte, l'amant et le soleil sont mis en opposition : un rayon de soleil, en pénétrant dans la bouche de la femme aimée par Charles, est cause de sa mort. On ne peut donc regarder Charles comme représentant en même temps Grannus et le soleil, ni les deux derniers comme ne faisant qu'un [1].

S'appuyant sur cette observation, M. Pauls voit dans la légende en question un mythe non plus celtique, mais germanique, dans lequel deux dieux, Donar (Thôr) et Wodan, et une déesse, Syf, sont en présence. Donar est le dieu de l'orage et de la pluie; Syf, son épouse, est la déesse de l'été; Wodan est le dieu du soleil : « L'action du rayon de soleil sur la nymphe, dans notre récit, est en parfait accord avec cette conception naturelle que le soleil est plus puissant que l'orage et produit la maturation du grain. » C'est donc un chapitre inédit et fort intéressant de la vieille mythologie germanique que nous ont conservé les quelques lignes du manuscrit de Leide. « On y voit, dit M. Pauls, un essai d'explication du *granum* d'*Aquisgranum* par la reproduction et l'adaptation d'un ancien récit populaire. Il est peu probable que dans ce récit ait originairement figuré un Charles; il n'a dû y entrer qu'après qu'on eut rattaché le « grain » à Aix, où la production de légendes sur le grand empereur a été florissante jusqu'à la fin du moyen âge. »

La grande difficulté de cette interprétation, c'est évidemment qu'elle ne rend pas compte du rapport des diverses formes de la légende. Cette difficulté n'a pas échappé à M. Pauls, et il s'en est habilement tiré : « La notice du manuscrit de Leide et la version d'Enenkel se complètent mutuellement; mais il sera sans doute toujours impossible de discerner exactement la mère de la fille, ou la sœur aînée de la cadette. Peut-être les versions conservées ne nous offrent-elles que les débris d'une narration plus étendue, remontant au plus haut moyen âge, et qui n'est pas arrivée jusqu'à nous. En tout cas, les fragments qui nous restent sont assez beaux et intéressants pour justifier des recherches sérieuses. »

un mythe que Grannus est un dieu solaire. » Or ce mythe, c'est uniquement la légende en question, où il faudrait d'abord montrer qu'il s'agit réellement de Grannus.

[1] M. Klinkenberg dit, il est vrai, que le mythe, tel qu'il le comprend, exprime deux fois la même idée (la mort de la terre en hiver); mais on ne voit pas comment le second épisode du récit du manuscrit de Leide existerait sans le premier.

Mais la conciliation indiquée par M. Pauls n'est pas admissible [1]. En bonne critique, il est impossible de méconnaître que la forme la plus ancienne de notre légende, telle qu'elle est représentée par la version d'Enenkel et la *saga* de Harald aux beaux cheveux, n'a rien à faire avec la ville d'Aix, et que la suite donnée à cette légende et qui l'a rattachée à Aix est une invention postérieure. Or, puisque la notice du manuscrit de Leide nous montre réunis les deux éléments de la légende, qu'elle n'existe même que par la combinaison de ces deux éléments, elle est nécessairement sortie de la forme de la légende qui les avait réunis, elle en est une altération, et elle ne saurait représenter une forme mythique plus ancienne.

Diverses circonstances appuient cette manière de voir. D'abord le rôle que joue le *granum*, en vue duquel, comme je l'ai dit, tout le récit est combiné. Ce serait un vrai miracle si, comme le veut M. Pauls, il y avait eu un mythe germanique où un grain [2] d'or jouait un rôle et que ce mythe se fût précisément localisé aux « Eaux de Granus » : qu'est-ce qui l'y aurait attiré? Combien n'est-il pas plus simple et plus probable qu'on ait eu l'idée de substituer un *granum* à la pierre de la légende que nous connaissons pour expliquer le nom d'*Aquisgrani*. C'est là, comme on sait, un procédé familier à l'érudition du moyen âge.

Mais, dira-t-on, le caractère mythique de la notice du manuscrit de Leide est indiqué par la qualification donnée à la femme de « fée, nymphe, déesse, dryade », tandis que rien de pareil ne se trouve dans les autres versions. Je réponds que ces quatre mots, plus ou moins synonymes, ne sont que la glose du mot *mulier fatata* (en ancien français *fame faee*) qui précède; je les ai mis entre parenthèses, et ils pourraient fort bien ne pas appartenir au premier rédacteur, mais avoir été ajoutés par un lecteur qui s'est rappelé que des aventures analogues étaient attribuées à des fées, et qu'on rendait souvent en latin le mot *fee* par *dea, nympha* ou *dryas*.

[1] Il est difficile de comprendre comment « une narration plus étendue » pouvait combiner la version du manuscrit de Leide avec celle d'Enenkel. Ce qui caractérise la première, c'est que la femme est vivante en la présence du héros, morte en son absence. Comment arranger cela avec la conception essentielle de l'autre (et de la saga norvégienne), d'après laquelle la femme est réellement morte, mais son amant ne croit pas qu'elle le soit?

[2] On pourrait dire que le mot allemand *korn*, « grain », est au fond identique au latin *granum* et remonte à une forme primitive *grno*; mais il y avait bien des siècles que *grno* etait devenu *korn* quand la ville d'*Aquae Grani* fut fondée, et l'explication prétendue étymologique que présente notre texte latin ne pouvait certainement naître dans l'imagination du peuple allemand.

Il y a surtout, pour écarter le système de M. Pauls, une considération qui me paraît décisive. Non seulement la notice du manuscrit de Leide n'est pas, comme on l'a dit, la plus ancienne qui nous soit parvenue (celle d'Enenkel lui est sensiblement antérieure, celle du *Karl Meinet* n'est pas plus récente), mais elle est certainement d'origine française. C'est ce que montre déjà la forme *Ays*, qui n'a pu se présenter sous une plume allemande : « Ays, dit l'auteur, s'appelle [en latin] *Aquisgrani* parce que, etc. » D'ailleurs le manuscrit a été depuis longtemps signalé comme français et spécialement comme normand [1].

Dès lors, si je ne me trompe, l'obscurité et l'altération du récit s'expliquent. Un clerc normand aura entendu raconter, à travers des intermédiaires plus ou moins nombreux, et il aura noté plus ou moins fidèlement, la légende qui circulait à Aix au commencement du XIVe siècle : Charlemagne avait aimé une femme morte qui lui semblait vivante, et elle ne lui était apparue telle qu'elle était que lorsqu'un talisman qu'elle portait sous la langue en avait été enlevé. Il est probable qu'en se transmettant oralement, sans doute par des pèlerins revenus d'Aix, cette légende s'était rapprochée peu à peu d'une autre bien connue, celle de la femme (*mulier fatata*) qui paraît morte, qui ne revit que pendant la nuit, où elle reçoit la visite de son amant [2], et qui ne doit pas voir la lumière du jour [3]. D'autre part on savait que la ville d'Aix était en rapport avec cette histoire, qui en venait; seulement on avait oublié de quelle façon : on suppléa à cette lacune en faisant du talisman caché sous la langue de la morte un grain d'or, qui avait donné son nom à *Aquisgrani*, parce que l'événement s'était passé dans cette ville.

Nous avons donc ici de nouveau, si je ne me trompe, une confusion de la primitive légende, déjà munie de sa continuation locale, avec un autre conte; cette confusion s'est faite, comme tant d'autres, à la suite d'une transmission orale accompagnée des ordinaires défaillances de la mémoire et des ordinaires compléments de l'imagination. Loin d'être la plus ancienne forme de notre légende, celle du manuscrit de Leide en est la plus moderne et la plus altérée [4], et il serait vain de lui chercher une interprétation particulière et mythique.

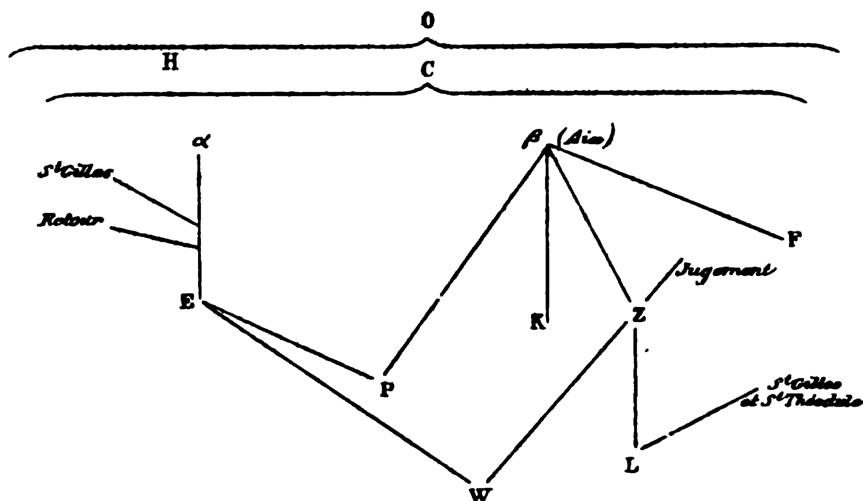
[1] Voir L. Delisle, *Mélanges de paléographie et de bibliographie*, p. 191.

[2] Ce conte est largement représenté dans la littérature indienne; je ne m'en rappelle pas présentement de variante européenne, mais on peut en rapprocher les contes nombreux où une femme, crue morte, vient pendant la nuit visiter son mari ou allaiter son enfant.

[3] C'est ainsi que, dans le conte de *la Biche au bois*, la princesse *fée*e ne peut voir la lumière du jour sans être changée en biche.

[4] C'est aussi l'avis de M. Densusianu.

Quant à la légende originale, il ne faut pas non plus lui demander de base historique ou mythologique : c'est un simple conte, qui a pris une apparence historique par son attribution à Charlemagne, une teinte religieuse par sa fusion avec la légende de saint Gilles, une signification locale par son application à Aix, qui s'est relié à de vieilles traditions orientales par sa soudure avec l'histoire de la cloche de justice et du serpent reconnaissant, mais qui à l'origine n'était qu'une ordinaire histoire de magie, et qui peut parfaitement remonter à l'antiquité, soit directement, soit par un intermédiaire byzantin. On pourrait, je crois, représenter l'histoire de notre légende en Allemagne par le tableau suivant, dont l'enchevêtrement même montre la variété des combinaisons dans lesquelles elle est entrée [1].




[1] Les lettres employées dans ce tableau désignent : O, l'original supposé; H, la légende scandinave de Harald; C, la forme allemande où le héros est Charlemagne; α et β, les deux versions de cette forme, dont la seconde introduit Aix dans la légende; E, Enenkel; K, le *Karl Meinet*; P, Pétrarque; Z, la légende de Zurich; L, le livre écrit à Zurich au xv<sup></sup>e siècle; W, la chronique de Weihenstephan; F, la légende française du ms. de Leide.

